

MAITRE GOTFRIT

(Légende alsacienne)

Du temps où chantait maint trouvère,
Vivait un poète à Strasbourg.
Il fit un poème d'amour
Qu'on lit encore et qu'on révère.

Gotfrit chantait en allemand;
Pourtant, il aimait bien la France,
Ce coeur si tendre à la souffrance,
Ce coeur de poète et d'amant.

Un jour, il trouva le grimoire,
Trésor d'un poète d'antan;
C'était d'Iseult et de Tristan
La longue et l'amoureuse histoire.

Beau livre! qu'il ne quitta plus...
La gloire, leur éphémère,
Le monde et toute sa chimère
Dès lors lui furent superflus.

Et la merveilleuse aventure
D'Iseult à ce point le tenta,
Que l'histoire en son coeur chanta
Comme une source au long murmure.

Il redit le philtre enivrant
Qu'ils burent dans un jour d'ivresse;
Comme cette heure enchanteresse
Fit de leur vie un seul torrent.

Il dit la destinée étrange,
Le nain Mélot et le roi Marc,
Le labyrinthe du hasard,
Le dédale du coeur qui change.

Il dit le doux, il dit l'amer,
Et cette passion profonde
Qui, montant toujours comme une onde,
Devint comme l'immense mer!...

Ainsi coulèrent les années,
Avec leur joie, avec leurs pleurs,
Les beaux amants semaient des fleurs
Et des perles dans ses journées.

Il vécut bienheureux et seul
Dans sa forêt douce et profonde,
N'ayant d'autres amours au monde
Que ceux de Tristan et d'Iseult.

Un matin, on trouva le maître
La tête renversée au mur,
Les yeux fixes, couleur d'azur,
Sous un rayon de sa fenêtre.

Le livre! il venait de l'ouvrir;
Son doigt marquait encor la page
Où, loin d'Iseult au clair visage,
Tristan, désolé, va mourir

O jour d'angoisse et de pesance!
Elle est l'âme de son désir...
Mais il rend le dernier soupir
En face de la mer immense.

Iseult arrive... Mais trop tard!
Tristan, sur son lit funéraire,
Etendu dans la paix dernière,
La cherche d'un oeil sans regard.

Alors, ne poussant cri ni plainte,
Iseult sur l'ami sans couleur
Posa tête avec son coeur...
Et c'est là qu'elle s'est éteinte.

A ce moment de son récit,
Tenant le livre du trouvère,
Gotfrit, en un songe sévère,
Avait cessé de vivre aussi.

Comme en automne la feuillée
S'échappe en longs frémissements,
Au dernier baiser des amants
Son âme s'était envolée.

Edouard SCHURE.